

Contradictions, quelle est la limite ?

Depuis un bon moment, peut-être depuis toujours, le travail social a conscience d'agir avec des contradictions, dans la manière de travailler, dans le rapport au public, dans le « management » interne. Répété à volonté, accepté volontiers, mais ensuite ? En général, on s'en sort avec un tour de passe-passe : les contradictions sont notoires, mais comme personne ne sait que faire, une prise de recul salvatrice nous permet de dire: « C'est encore une contradiction de plus ». Et c'est réglé.

Guillermo KOZLOWSKI

Quelles sont les contradictions ?

Le financement

La contradiction la plus évidente dans tout le travail social se noue entre le type de financement et le travail de terrain. Le financement est accordé selon des procédures de plus en plus éloignées des préoccupations du terrain. Ainsi, les critères d'attribution de contrôle et d'évaluation ont tendance à être de plus en plus pensés en termes de gestion, d'individuation des résultats. Combien d'analphabètes avez-vous alphabétisés ? Combien de chômeurs avez-vous reçus ? Quel est le taux de mise à l'emploi ?

Alors que depuis le terrain, un chômeur n'est pas égal à un autre chômeur, un analphabète à un autre analphabète. Une heure passée dans un cours d'alphabétisation avec une personne (ou groupe) n'est pas égale à une heure passée avec une autre personne (ou groupe), ni à une autre heure passée avec cette même personne (ou groupe)... Comparer est une abstraction.

Or, les subsides ne sont plus un moyen, mais un objectif en soi. Les associations vivent souvent dans une grande tension entre, la survie de l'association, du service, de tel ou tel poste, et les objectifs « fondamentaux » (ceux des statuts de l'association, des membres fondateurs, ou ceux de Paulo Freire) et entre les deux souvent des contradictions.

Des contradictions dans le « paradigme »

Lors de sa naissance au XIXe siècle, l'éducation populaire, puis les différentes formes spécifiques qu'elle a prises : formations professionnelles, promotion sociale, éducation permanente, alphabétisation, etc. Elle s'est structurée autour de l'idée du progrès. Un progrès basé en grande partie sur l'éducation et la transmission de savoirs, une accumulation progressive de connaissances qui allait rendre forcément le monde meilleur. Or, deux siècles plus tard, cette équation progrès technique = progrès social est difficile à défendre. On constate tous dans notre quotidien que les progrès techniques s'accroissent... mais qu'ils sont accompagnés d'une régression sociale très forte. Cette affirmation : « nos

enfants vivront mieux que nous, et nos petits-enfants mieux que nos enfants » évidente il y a quelques années, nous paraît aujourd'hui délirante. Faute de ce fondement, le travail social se trouve très démuné. On le voit, par exemple, lorsqu'il s'agit d'intégrer que désormais le plein emploi n'est plus une réalité, que le travail et l'éducation ne sont pas des ascenseurs sociaux et lorsque le caractère « universel » des valeurs est contesté.

Il y a une contradiction avec le point de vue de départ : les injustices allaient à court ou moyen terme être résolues et au quotidien les injustices demeurent, voire s'accroissent : la théorie ne correspond pas à la pratique. Elles ne cessent de se contredire, rendant la théorie très idéaliste et la pratique trop empirique.

En résumé, deux types de contradictions : d'une part, celles qui « descendent » des organismes qui financent, d'autre part, celles qui « remontent » du terrain.

Le financement : La quête des lignes rouges ?

On ne tentera pas ici de faire l'impossible inventaire du traitement de ces contradictions¹, la plupart du temps d'ailleurs, on n'en fait rien. On en discute, on tente de passer entre les gouttes tout en se demandant « Quand franchira-t-on une ligne rouge ? », « Quand quelque chose de « vraiment » inacceptable arrivera-t-il ? », « Quelle est la limite que l'emprise néolibérale ne pourra pas franchir dans le secteur associatif ? » L'arrivée effective de quelque chose de « vraiment » inacceptable deviendrait un soulagement.

Mais personne ne trouve de ligne rouge. Au niveau individuel, il y a bien entendu des gens qui décident d'arrêter, parfois ils expliquent que leur travail était trop en contradiction avec ce qu'il était au début, avec ce qui était leur objectif de départ ou ils sont en désaccord avec une hiérarchie, avec une nouvelle manière de travailler, etc. Il arrive aussi que des gens ne parviennent tout simplement plus à faire leur travail. Même les antidépresseurs ne sont pas tout-puissants. Mais rarement une structure, une institution, et encore moins une branche de travail social trouvent une ligne rouge et refusent de la franchir. En dehors de cette quête un peu mystique de la « grande contradiction », la question est essentiellement celle de l'adaptation et du consensus. Le type de gestion interne et d'évaluation exigés, suggérés ou induits par les organismes subsidiaires sont progressivement intégrés.

Le paradigme : l'empirisme faute de mieux ?

Il y a une difficulté réelle à penser le travail social. Faute de pouvoir penser nos actions, nous nous enfermons dans un regard de plus en plus étroit, apolitique et technique. Ce regard se mélange très bien avec les exigences du management. Il réduit le travail social à des micro-objectifs mesurables. Faute de pouvoir penser le sens de notre action, nous évaluons le nombre d'heures, les compétences, etc. Tout en sachant que ces critères donnent seulement des indications fort abstraites. Ces paramètres sont très commodes à utiliser pour les gestionnaires, facilement intégrables dans des tableaux, donnant aisément le taux de rentabilité².

La difficulté se dédouble encore puisqu'avec la spécialisation croissante du travail social,

1 Il serait néanmoins intéressant que quelqu'un puisse le faire un jour.

2 Ce type de regard sur le social ne peut qu'accélérer le développement du secteur privé dans le travail social. Ce sera un jeu d'enfant pour des entreprises de proposer par exemple un cout inférieur par compétence acquise dans la formation professionnelle.

se réduisent les possibilités d'assumer un rôle dans la recherche, un rôle qui permet de trouver des pistes pour penser notre action. Le temps manque, ce type de poste est rare et rares aussi sont les occasions d'échanges au sein des associations³. Mais ce ne sont là que des problèmes secondaires, le problème essentiel est qu'on n'imagine même pas qu'on puisse réaliser notre travail et l'évaluer avec d'autres critères que ceux du management et de l'utilitarisme.

Les traitements des deux contradictions sont opposés : il n'y a pas d'opposition réelle dans le premier cas parce qu'on accepte tout ce que le management propose. Le second cas ne comporte pas non plus d'opposition, mais pour une raison inverse, on n'arrive pas à penser une réalité très complexe qui remonte du terrain.

Qu'est-ce que le travail social ?

« La 'question sociale' est une aporie fondamentale sur laquelle une société expérimente l'énigme de sa cohésion et tente de conjurer le risque de sa fracture. Elle est un défi qui interroge, remet en question la capacité d'une société (ce qu'en termes politiques on appelle une nation⁴) à exister comme un ensemble lié par des relations d'interdépendance.⁵ » Le constat fait au XIXe est qu'il y a de profondes contradictions qui traversent la société.

La question sociale, notre question donc, est une contradiction qui traverse la société. Contradiction entre la liberté politique et l'asservissement économique que représente le salariat. Contradiction où les moteurs de la révolution industrielle sont aussi ceux qui en pâtissent le plus. Plus récemment, contradiction entre la volonté unanimiste de développer le lien social et l'individualisation prônée par des services sociaux ultra spécialisés.

Ces contradictions comportent une étrangeté : elles constituent le présupposé d'après lequel le travail social existe, mais lorsque cette hypothèse se vérifie, on ne sait pas trop ce qu'on doit en faire.

Comme si le travail social, du fait qu'il nomme les contradictions, devrait en être immunisé. Comme si les analyser lui donnait une place à part.

Ou alors, nous pouvons choisir la posture plus tendance, consistant à adopter une affirmation résignée, voire cynique : « on n'y peut rien parce que ce sont là des contradictions qui traversent la société ». Et opter pour cette affirmation néolibérale selon laquelle notre société est la meilleure possible, ses défauts n'étant que les limites de la nature humaine. En quelque sorte, on nous affirme que ces dernières, ou d'après leur vocable, « les dysfonctionnements » sont « naturels » et donc immuables.

Nous pouvons tenter une autre voie et considérer que c'est parce que le travail social est traversé par les contradictions, par la question sociale, qu'on doit s'en occuper. Mais en même temps, on ne peut s'en occuper qu'à condition de les prendre en compte.

Par exemple, si un formateur d'insertion socioprofessionnelle se contente d'inculquer des compétences à un jeune pour qu'il devienne maçon ou menuisier, il ne prend pas en compte la question sociale. Si le jeune n'a de temps pour comprendre, par exemple, pourquoi il s'est retrouvé dans cette formation, alors, on passe à côté du travail social.

3 Par ailleurs, le même mouvement de spécialisation se déploie à l'université, ce qui limite les échanges es deux côtés ainsi que la possibilité d'entamer des recherches universitaires utilisables dans le champ social.

4 Il s'agit du point de vue majoritaire au XIX siècle lorsque la question sociale est formulée pour la première fois.

5 CASTEL, Robert. *Métamorphoses de la question sociale*, éditions Fayard, 1995, p.18

Par contre, on peut arriver à comprendre la logique de ce découpage en compétences, le lien avec un management omniprésent. Si la formation apporte des liens plutôt que d'enfermer l'élève dans ses compétences, alors on s'occupe de notre mission, de travailler la question sociale. Si on montre dans la pratique que le travail ne peut être réalisé que s'il est envisagé dans son ensemble et non découpé par compétences, alors là aussi on travaille notre question sociale. Mais aussi si on prend le temps d'expliquer qui finance cette formation, non pas pour en faire la propagande, mais pour faire sortir les enjeux qu'elle recèle.

Or, pour pouvoir parler de ces contradictions, il faudrait être capable de les penser. Intégrer les contradictions demande un effort, il faut sortir un peu du rôle imparti, pour prendre conscience que le rôle qui nous est imparti comporte des contradictions. Traiter les contradictions ne fait pas partie de sa fonction, mais demande de prendre une certaine liberté, d'imaginer un peu des manières de travailler ces contradictions.

Conclusion : Travailler les contradictions

Le travail social comporte des apories, des contradictions dont il ne peut se débarrasser. Or, sa fonction consiste justement à s'en occuper. Et, lorsqu'il ne peut pas s'en charger, lorsqu'il ne parvient pas à travailler théoriquement et pratiquement les contradictions sociales qui le traversent alors le travail social ne remplit plus son rôle. Nous voyons peut-être se dessiner ici une ligne rouge.

Traiter la question sociale signifie davantage que tenter par des moyens techniques de combler la contradiction. Traiter la question sociale postule de pouvoir, dans le travail même et avec le public, arriver à construire sur cette question. Il faut abandonner l'idée si répandue que les problèmes du travail social méritent des solutions techniques

Sans éléments théoriques, sans faire de recherches, sans tenter des expériences qui permettent de penser: Qu'est-ce qu'aujourd'hui le travail social ? Quelle efficacité ? Quels moyens ? Quels intervenants ? Quels lieux ? Quel financement ? Sans tenter de répondre à ces questions, on se contente d'appliquer les grilles d'évaluation du management et ses méthodes. Les lignes rouges n'apparaissent pas, car le management ne crée aucune contradiction.

Plutôt que comme des lignes rouges, nous pourrions peut-être les réfléchir comme des dynamiques. Et se demander alors, dans quel type de fonctionnement vivons-nous ? Comment pousser le travail social à s'occuper de plus en plus des contradictions ? C'est-à-dire, comment entraîner le travail social à se poser de plus en plus la question sociale?

Bien entendu, nous ne pouvons arrêter tout travail social en attendant de penser nos actes. Mais ce dont il s'agit est d'arrêter de faire semblant de savoir plus qu'on n'en sait. Certes, c'est inquiétant pour « notre public », et en même temps notre public, quel qu'il soit, sait parfaitement que nous n'avons aucune réponse. Accepter qu'on ne sait pas (et aussi que tous les experts et décideurs du haut de leur sérieux savent encore moins) , permettrait de laisser une place pour chercher, essayer. Transformer cette ambiance sociale vague et menaçante en questions sur lesquelles nous pouvons avoir prise.